

JACQUES FERRON OU LE NATIONALISTE AMBIVALENT

Jacques Ferron a laissé, dans le public, le souvenir d'un farouche indépendantiste, à ce point convaincu des défauts du fédéralisme qu'il n'hésita pas à fonder un parti politique dans le seul but de tourner en dérision les institutions canadiennes. À cheval sur deux générations, l'écrivain fut aussi l'inspirateur et la caution intellectuelle des jeunes militants qui, au tournant des années soixante, donnèrent au mouvement «séparatiste» l'importance qu'on lui connaît. Bien que cette image soit difficilement contestable, le portrait idéologique de l'auteur apparaît beaucoup plus nuancé lorsque ses idées politiques sont observées dans leur évolution chronologique, depuis les toutes premières opinions qu'il dit avoir eues, dans les années trente, jusqu'aux derniers articles parus au début des années 1980. S'il est encore vrai de dire que la vie d'un homme est déterminée par ses idéaux de jeunesse, il devrait être possible, dans le cas d'un écrivain engagé comme le docteur Ferron, de voir comment ses convictions fondamentales se retrouvent et se modulent aux moments forts de son existence. Les familiers de l'œuvre ferronienne savent par ailleurs que, dans ces moments de remise en question politique, la figure de Frank Scott surgit toujours, véritable statue du Commandeur venue hanter la conscience nationale de l'écrivain; même si les apparitions de ce «spectre» idéologique ne sont pas aussi nombreuses qu'on pourrait le croire de prime abord, elles sont extrêmement significatives et lourdement chargées de symboles. Tout au long de sa carrière (mais principalement à partir de 1960) Ferron entretint des rapports pour le moins tourmentés avec ce Québécois anglophone, qui exerça sur lui une véritable fascination. Scott ne représente pas seulement une présence antagoniste pour lui: c'est, comme le suggère Betty Bednarski, un autre lui-même¹ avec lequel il doit, de gré ou de force, composer.

De «Brébeuvis» à communiste

On sait relativement peu de choses sur les années d'études de Jacques Ferron; la précieuse chronologie préparée par Pierre Cantin² nous servira donc de guide dans l'exploration de cette époque lointaine. Quant à l'écrivain, il nous a laissé de lui-même un portrait en jeune homme hautain, «porté sur la poésie, mécréant n'ayant pas la moindre idée politique»³. L'un de ses camarades au collège Jean-de-Brébeuf, Pierre Vadeboncœur, confirme ce jugement: «les plus lointaines images que je garde de lui sont effectivement celles d'un artiste [...], déambulant avec un certain dédain juvénile de mécréant ou d'aristocrate à la chapelle ou dans les corridors du collège»⁴. La politique paraît donc laisser bien indifférent cet étudiant un peu snob, qui se serait «fort bien contenté d'être poète [s'il avait] pu le devenir»⁵. Au collège de l'Assomption, où il devra finalement terminer son cours classique, Ferron fait la connaissance de Pierre Laporte, politicien précoce aux opinions déjà bien arrêtées: «son béret basque sur la tête, toujours fâché, [il] m'engueulait parce que je n'étais pas nationaliste»⁶.

Les institutions d'enseignement, à cette époque, n'échappent pourtant pas à l'effervescence idéologique qui s'est emparée de la société: en 1937, par exemple, Ferron est initié, lors d'une «Semaine sociale»⁷, au corporatisme prôné à cette époque par le clergé et les élites nationales. L'éventail des opinions semble même assez large au collège: c'est en effet à Brébeuf, que, dès 1939, l'étudiant sera initié aux idées de Jean-Paul Sartre, grâce à la clairvoyance d'un professeur de Belles-Lettres qui lui conseille de s'abonner à *La Nouvelle Revue française*⁸. Même sans aucun goût pour la politique, il devait être bien difficile pour un Montréalais de ne pas avoir au moins conscience des bouleversements consécutifs à la Crise économique. Les menaces de guerre mondiale et la montée des fascismes dans le monde avaient aussi des répercussions dans la métropole: le 23 octobre 1938, par exemple, une grande assemblée en faveur des Républicains espagnols (organisée par un jeune professeur de l'Université McGill nommé Frank Scott et par le docteur Norman Bethune) dut être remplacée par une réunion beaucoup plus confidentielle en raison de la violente opposition de la population francophone; le lendemain de cet événement, un

gigantesque défilé anticomuniste, auquel participèrent plus de 100 000 personnes, déferla dans les rues de la ville. Pierre Elliot Trudeau, lui-même étudiant à Brébeuf, prit part à cette manifestation⁹; il est donc raisonnable de penser que le bruit de toute cette agitation filtrait jusqu'au pensionnat où étudiait Ferron.

À la fin de son cours classique, l'étudiant opte pour la médecine et se retrouve à l'Université Laval. On ne sait pas grand-chose non plus de cette période quant aux idées politiques de l'auteur, si ce n'est qu'il prononce des discours en faveur d'un candidat libéral lors de la campagne électorale de 1944. Mais ces interventions paraissent relever davantage du travail que du prosélytisme, puisque Ferron prend la parole «à raison de \$20 du discours»¹⁰. Il se rappelle aussi avoir crié «vive Pétain!» au passage du général de Gaulle venu susciter l'engagement militaire des jeunes Canadiens: «De Gaulle ne pouvait rien contre l'Angleterre dont il semblait ainsi la créature. Les apparences le desservait et nous ne cherchions pas à voir plus loin»¹¹, dira-t-il plus tard. En avril 1943, il s'enrôle dans le «service de santé de l'Armée royale canadienne»¹²; après l'obtention de son diplôme, le jeune soldat est appelé à voyager un peu partout au Canada, pour son entraînement, puis comme médecin dans différents camps militaires. Bien qu'assez bref, ce séjour aura une influence considérable sur la pensée sociale de l'écrivain. Ses premières réflexions sur le nationalisme trouvent leur origine dans ce contact direct avec le Canada anglais.

Mais le penseur de l'indépendance n'est pas encore né. Après sa démobilisation, en 1946, Ferron s'installe à Rivière-Madeleine, en Gaspésie, bénéficiant d'une allocation du ministère de la Colonisation; c'est de cette région éloignée que nous parviennent, en 1948, ses premiers écrits politiques, sous forme de lettres adressées aux journaux montréalais. Ce sont avant tout les opinions d'un sympathisant communiste: loin d'afficher des opinions nationalistes, Ferron s'attaque en effet au gouvernement provincial et à son étroitesse d'esprit, symbolisée par «l'ineffable Cadenas»¹³; pour lui, cette loi (qui sera plus tard contestée par Frank Scott en Cour suprême) de même que «les congrès, la fleur de lys et l'exhaltation [*sic*] de notre passé sont des masques de notre incurie»¹⁴. Il accuse le

régime Duplessis de vouloir installer progressivement une dictature fasciste «par la peur du progrès, pour sauvegarder des prérogatives injustes et désuètes»¹⁵. Selon toutes les apparences, le séjour gaspésien a définitivement transformé le jeune Brébeu; pour lui, comme pour bien des intellectuels de cette époque, le chef de l'Union Nationale est un dictateur en puissance qui ne peut que retarder l'évolution du pays.

Au-delà de ces prises de position antinationalistes, Ferron développe, en Gaspésie, une sorte de morale de la générosité, selon laquelle chaque citoyen bénéficiant de quelque privilège est tenu de se mettre au service de ceux qui n'ont pas eu cette chance:

Les hommes sont égaux en principe; s'ils ne le sont pas en fait, la supériorité des uns n'en reste pas moins une injustice envers l'infériorité des autres; elle oblige le plus fort au plus faible, le plus intelligent au moins futé, le médecin au malade¹⁶.

Cette exigence de solidarité est capitale dans la formation de la conscience du jeune homme; elle demeure la motivation principale de ses actions par la suite. Pour lors, l'écrivain apprend à ses dépens qu'on ne s'attaque pas impunément au Premier ministre: en 1948, on lui retire sa prime du ministère de la Colonisation; il doit donc quitter la Gaspésie¹⁷. De retour à Montréal, il dénonce les pratiques douteuses de certains médecins peu scrupuleux, tout en se prononçant ouvertement en faveur d'une médecine d'État. Ces attaques, dirigées contre la corporation à laquelle il appartient, démontrent que Ferron entend mettre en pratique sa nouvelle solidarité avec les plus démunis.

À Montréal, il ouvre un bureau de consultations et éprouve beaucoup de difficulté à se créer une clientèle. C'est sa première femme, nous dit Pierre Cantin, qui fait vivre le couple «en travaillant avec Madeleine Parent au sein de plusieurs syndicats d'allégeance communiste»¹⁸. À maintes reprises Ferron témoignera de sa grande admiration pour madame Parent; encore en 1975, il avouera à son ami John Grube avoir éprouvé «une sorte de vénération»¹⁹ à son endroit. C'est cependant en mars

1949 que survient un événement qui aura d'importantes répercussions dans l'œuvre ferronienne: lors d'un ralliement organisé par des communistes, Ferron est arrêté, rue Saint-Laurent, et quelque peu «tabassé» par un policier. Le lendemain, devant le juge, il nie être membre du Parti. Quelques jours plus tard, il écrit au *Devoir* pour insister sur le fait qu'il «assistait en curieux [à la manifestation] et qu'il fut appréhendé sur un trottoir désert»²⁰. Tout en protestant de sa «sympathie pour les communistes»²¹, il accuse même un policier d'avoir menti pour l'incriminer.

Au cours des années cinquante, Ferron s'inscrit au Parti social démocrate (P.S.D.) et se porte même candidat pour ce parti en 1958. Son aversion pour le nationalisme se précise et trouve une cible idéale en la personne de l'abbé Lionel Groulx. Fidèle à ses convictions libertaires, il développe une vision originale de l'histoire selon laquelle le Canada français, en tant que nation, serait né à la suite de la Rébellion de 1837-38; il cherche ainsi à inscrire le pays dans les mouvements de libération qui ont marqué l'émergence des autres peuples de la terre²². Au cours de cette même période, l'écrivain semble avoir été en contact avec Frank Scott: selon la biographe du professeur de McGill, Ferron aurait assisté — avec d'autres écrivains francophones — à des rencontres régulières que Scott organisait chez lui²³. Bien évidemment, le socialisme avait dû rapprocher les deux hommes; il est possible aussi que la contestation en Cour suprême de la loi du Cadenas ait rendu le juriste sympathique aux yeux du romancier. Scott manifestait une volonté sincère de comprendre le Québec francophone et de l'expliquer au Canada anglais; pacifiste, il s'opposa sur ce point au parti qu'il avait contribué à fonder, la Commonwealth Co-operative Federation (C.C.F.), dont les membres favorisaient clairement la conscription. Après le plébiscite de 1942, il tenta de justifier dans un article le «non» de sa province²⁴. Si cette attitude eut l'heur de plaire aux intellectuels québécois, largement anticonscriptionnistes, elle déplut souverainement à beaucoup de Canadiens anglais. À l'instar de Ferron, Scott était vu comme un transfuge, dans la mesure où il était en porte-à-faux dans son propre groupe social. Issu de la bourgeoisie anglophone, formé à Oxford dans la plus pure tradition victorienne, il était pourtant socialiste, pacifiste, et luttait en

faveur de la rupture des liens coloniaux du Canada avec l'Angleterre.

Le nationaliste

En somme, le professeur et le médecin, progressistes tous les deux, avaient beaucoup de choses en commun. Pourtant, la première fois où Ferron fait allusion à Scott dans son œuvre, c'est pour prendre congé de lui: en avril 1960 le romancier quitte le P.S.D. parce que ce parti, lors d'un congrès provincial, avait refusé de discuter une résolution proclamant le droit à l'autodétermination du Québec²⁵. Cette rupture marque le début d'une relation littéraire assez complexe entre l'écrivain et ce qu'il faut bien appeler une «entité» nommée Frank Scott. Au cours des années subséquentes, le distingué professeur de l'Université McGill — ou son double fictif — servira en effet de balise socio-politique à l'auteur de *La Nuit*. Mais le plus étonnant vient du fait que Ferron affiche maintenant des positions nationalistes, au point de rompre avec un parti qui, selon lui, ne fait pas suffisamment place aux aspirations du Canada français. Cette évolution s'explique si on la situe dans le prolongement de la réflexion amorcée par l'auteur vers 1949: à partir de cette date, les prises de position de l'écrivain sont souvent formulées en termes de «trahison» ou non du peuple par ses élites. Il développera une antipathie profonde pour le «notable de province», créature d'autant plus honnie qu'il est lui-même issu de ce groupe:

J'ai bien connu l'espèce pour en avoir été, pour avoir vu mon père, pour avoir vu des parents en être [...] le professionnel de province est un misérable, qui est toujours contre les siens, les ouvriers de sa langue, au service du patron étranger²⁶.

Cet extrait d'une lettre au *Devoir* date de janvier 1959; on peut y voir le résultat de dix années de pratique médicale au milieu du prolétariat de langue française. Depuis 1949, Jacques Ferron exerce sa profession sur la rive sud de Montréal, à Ville Jacques-Cartier, dans un quartier modeste issu de l'expansion urbaine d'après-guerre. En accord avec ses convictions, l'auteur a choisi son camp: il sera solidaire de ses compatriotes, puisque dans la banlieue montréalaise, l'ethnie se trouve à coïncider avec

la classe sociale la plus défavorisée. Dans la foulée des mouvements de décolonisation, partout à l'œuvre dans le monde, Ferron croit maintenant que le peuple québécois «est d'emblée du côté des peuples opprimés, plutôt algérien et cubain que français et américain»²⁷. À ceux qui l'accusent de mettre ses convictions égalitaires sur une voie d'évitement, il répond que le socialisme «apporte une solution à tous les problèmes. S'il en néglige un seul, il s'avilit»²⁸. Pour les Canadiens français, la question nationale n'est surtout pas un détour: «elle est un raccourci vers le socialisme»²⁹. Cette opinion entre en contradiction avec la ligne politique prônée par le P.S.D.; devenu dissident, l'écrivain doit donc quitter les rangs du socialisme officiel.

Au moment même où Jacques Ferron décide de placer le Québec au premier plan de ses préoccupations, Frank Scott, lui, en est arrivé, par un cheminement inverse, à des conclusions diamétralement opposées. Fils d'un dignitaire de l'Église d'Angleterre, élevé dans le respect de l'Empire, il en était venu, au cours des années trente, à défendre l'idée d'une culture pancanadienne affranchie de son héritage colonial. Au cours des décennies suivantes, cependant, le défenseur des libertés individuelles avait fini par prendre le pas, chez lui, sur le nationaliste canadien. Le court poème suivant, intitulé «*Creed*», en dit long sur les nouvelles convictions de Scott: «*The world is my country / The human race is my race / The spirit of man is my God / The future of man is my heaven*»³⁰. On comprend mieux dès lors pourquoi il en viendra à incarner une sorte de repoussoir dans l'œuvre ferronienne. L'auteur des *Historiettes*, placé devant un grave dilemme idéologique, vient tout juste de «situer le Québec au centre du monde»³¹; au moment où il constate que le socialisme au Québec ne peut se concevoir sans amélioration préalable du sort des francophones, Scott lui fournit l'exemple d'un socialiste qui, par un internationalisme de bon aloi, évite de se mêler à ceux qu'il devrait défendre, c'est-à-dire les ouvriers canadiens-français.

À cette époque, le juriste Scott est à concevoir un projet politique qui permettrait au gouvernement canadien de défendre, partout où cela s'avère nécessaire, les droits des minorités. Cette protection prendrait la forme d'une Charte des droits, «*a secure*

Bill of Rights in the constitution to safeguard peoples in provinces against loss of their liberties [...]»³². Au niveau des grands principes humanitaires, les positions de Scott sont éminemment défendables, et Ferron le sait. Il sait aussi que sur le plan des libertés individuelles, les apparences sont contre le Québec. Scott n'est-il pas devenu célèbre pour avoir combattu l'odieuse loi provinciale du Cadenas? Dans ce contexte, le choix ethnocentriste de Ferron devait avoir des implications plutôt désagréables pour lui, qui restait encore fondamentalement socialiste. Ayant choisi de défendre en premier lieu le groupe auquel il appartient, l'écrivain se voit forcé d'en accepter toutes les dimensions, y compris la très fâcheuse réputation du nationalisme dans les cercles progressistes. La perspective de devoir être catalogué comme un militant de droite ne devait guère sourire à ce libertaire, naguère farouche adversaire du régime duplessiste. L'idéal aurait été que la solidarité défendue par l'écrivain puisse se traduire à *la fois* par le socialisme et par un nationalisme raisonné; mais ce syncrétisme idéologique était impossible à réaliser dans le contexte canadien de l'époque, où la gauche était principalement représentée par des anglophones. Il fallait donc choisir. «Cela ne veut pas dire que je suis né nationaliste», protestera Ferron, beaucoup plus tard. «Je le suis devenu toute honte bue, en cherchant à [e] mettre à gauche»³³. L'écrivain ne parvient cependant jamais à détester de façon entièrement convaincante ces anglophones, qui sont aussi — malheureusement! — des socialistes: il demeure, au fond, politiquement plus proche des Anglo-Montréalais que de Maurice Duplessis; la figure emblématique du docteur Bethune — qui apparaît très peu dans l'œuvre ferronienne, mais toujours entourée d'un grand respect — trahit l'admiration éprouvée par l'auteur à l'endroit de certains représentants de «l'autre» Canada. «Le nom de Béthune est certainement d'origine française. [...] Il n'en reste pas moins qu'il était de McGill et hélas! anglophone»³⁴, dira-t-il avec une pointe de regret, déçu sans doute de ne pouvoir compter sur de tels modèles parmi les siens.

Le fait de se retrouver, même accidentellement, dans la même famille idéologique que Lionel Groulx devait donc avoir quelque chose d'odieuse pour ce socialiste qui, on l'a vu, ne partageait pas précisément les opinions du chanoine; aussi accueillit-il avec

beaucoup de soulagement l'arrivée de la nouvelle génération des intellectuels québécois, celle du R.I.N. et de Parti pris: «j'éprouvai ce sentiment très agréable à un homme d'un certain âge, qui se sent seul dans sa génération, qui doute de sa victoire, lorsqu'il aperçoit derrière soi sa relève»³⁵. Grâce à ces jeunes, «[l]e nationalisme passa à gauche»³⁶ et Ferron crut pouvoir se rapprocher d'eux en prenant la précaution d'expliquer ce que le nationalisme signifiait pour lui. On ne sera sans doute pas étonné d'apprendre que pour cet écrivain, la conséquence la plus grave de l'aliénation québécoise se trouve dans l'implacable détérioration de la langue française au contact de la vie urbaine. Puisque toute forme d'ethnocentrisme est injustifiable aux yeux du socialisme officiel, puisque la misère du prolétariat transcende les groupes ethniques et doit être envisagée d'un point de vue universel³⁷, la sauvegarde du français servira de pilier principal au nationalisme ferronien. Dans son esprit, la qualité du français au Québec est intimement liée au bien-être de la classe populaire:

Je suis [à propos de la langue] de stricte observance et c'est peut-être parce que depuis vingt-cinq ans je vis en milieu populaire [...]. Je n'ai pas en effet été sans remarquer le souci des gens de bien parler et ce serait à cause de cette vigilance qu'analphabètes durant deux siècles ils nous auraient transmis le français de la première moitié du XVII^e siècle³⁸.

Grâce à ces explications, l'auteur se trouve ainsi à délimiter très précisément les bornes de son nationalisme. En assumant ouvertement son conservatisme *linguistique*, il se trouve du même coup à le restreindre et à réfuter d'avance les accusations de conservatisme *politique*.

Ces réflexions sont loin d'être de simples précautions justificatives; elles correspondent à de très réelles préoccupations de l'écrivain, qui craint l'assimilation progressive du français au profit de l'anglais. Pour cette raison, à titre de candidat du P.S.D., il avait demandé dès 1958 que le Québec soit officiellement déclaré territoire unilingue français³⁹; il manifeste régulièrement son inquiétude face à ce qu'il perçoit comme une anglicisation sournoise du système d'enseignement: «l'anglais s'insinue partout, il est déjà rendu à l'École d'agriculture de

Sainte-Anne-de-la-Pocatière [...]. Et après l'écurie, ce sera l'église. Dans dix ans le français ne sera plus qu'un résidu»⁴⁰. Il s'insurge contre l'adoption de manuels scolaires anglais à la Faculté de médecine de l'Université Laval, et déplore que sa propre profession subisse de plus en plus l'influence américaine⁴¹. Enfin, répondant à un article de Pierre Elliott Trudeau dans *Cité libre*⁴², il déclare que «si ce pays sent le renfermé, c'est dans les coins où nous sommes obligés de nous tasser pour laisser de la place à l'anglicisation»⁴³. On peut même penser que la seule question linguistique, de même que les conséquences politiques qui découleraient de sa protection, sont au bout du compte à l'origine de la rupture entre Ferron et Frank Scott. Après tout, les deux écrivains ne partageaient-ils pas, sur le fond, les mêmes convictions socialistes?

Mais les précisions linguistiques que Ferron apporte ne suffisent pas à le laver entièrement des soupçons rattachés à sa nouvelle étiquette. Certains anglophones se font un malin plaisir de lui rappeler qu'il se trouve en très fâcheuse compagnie idéologique, insinuant même que le peuple québécois, laissé à lui-même, sombrerait dans le totalitarisme sans le garde-fou démocratique représenté par les Anglo-Montréalais. Ces insinuations malveillantes ont le don de rendre l'écrivain furieux: «Voilà des années que nous sommes en butte à ce terme [fascisme]. Étions-nous le moins nationalistes, que nous devenions des fascistes en herbe»⁴⁴, dit-il avec aigreur. Sa colère vient du fait qu'il ne peut rejeter ces accusations d'un revers de la main: la sensibilité historique du Québec francophone pour les idées de droite lui interdit, en tant que Québécois solidaire de son peuple, d'aller trop à gauche, là où se trouvent ceux qu'il considère désormais comme des adversaires.

Vers la fin de sa vie, Ferron reviendra sur cette question, cette fois pour marquer son mépris envers ceux qui persistent à reprocher au Québec ses vieux péchés. Durant les années soixante, cependant, la question était beaucoup plus épineuse en raison de la montée de l'indépendantisme, que d'aucuns assimilaient au nationalisme traditionnel. Pour remédier à cet inconvénient, l'auteur cherchera, dans le passé québécois, un héros national «présentable»; il le trouvera en la personne de

Jean-Olivier Chénier, révolutionnaire mort pour la patrie. Au nationalisme, il tentera d'opposer le patriotisme⁴⁵; aux notables contemporains, qui n'ont rien de plus pressé que de trahir le peuple qui les a vus naître, il oppose ceux du XIX^e siècle, qui ont tenté de structurer un état malgré les nombreuses embûches tendues par un clergé triomphant⁴⁶. Enfin, grâce au nouveau mouvement indépendantiste, qui clame fièrement ses convictions socialistes, l'écrivain se sent justifié de défendre, la tête haute, le nationalisme québécois. «Nous avons décapé le patriotisme et retrouvé les sources de notre histoire»⁴⁷, dit-il. À la lumière de cette relecture du passé, le nationalisme de droite apparaît comme une simple parenthèse, peu glorieuse, certes, dans la longue marche de libération québécoise.

Cependant, il est impossible de ne retenir du passé que ce qui fait notre affaire: Ferron n'aura donc de cesse qu'il n'ait justifié (ou, à tout le moins, expliqué) le comportement réactionnaire de ses compatriotes dans l'Histoire. Il ira jusqu'à réhabiliter le terrible Maurice Duplessis; naguère voué aux gémonies, le fondateur de l'Union Nationale n'est plus qu'«une vieille bête bien-de-chez-nous»⁴⁸ qui eut au moins l'intelligence de faire comprendre à ses compatriotes que leur véritable capitale se trouvait à Québec. Même Lionel Groulx trouve presque grâce aux yeux de Ferron; l'écrivain considère désormais que le vieux chanoine «n'est pas né mauvais garçon»⁴⁹ et que c'est son nationalisme — modelé sur celui de l'Action française— qui l'aurait gâté. Et derrière l'argumentation suivante, qui ressemble autant à un souhait qu'à une affirmation, on sent l'irritation d'un homme qui cherche, une fois pour toutes, à clore un vieux débat:

1. Le nationalisme en pays souverain est une valeur de droite.
2. Le nationalisme d'une majorité dominée est une valeur de gauche.
3. Le nationalisme d'une minorité dominante est fasciste, aussi bien sur le campus de McGill qu'en Rhodésie⁵⁰.

Cette fragile équation idéologique aurait peut-être pu suffire à apaiser les inquiétudes de l'écrivain, n'eût été d'une nouvelle réalité avec laquelle il devra composer: à partir de 1963, le F.L.Q. commence à se manifester par des attentats à la bombe.

Comment Ferron réagira-t-il? D'un côté, il ne peut faire autrement que de se montrer solidaire de l'action de ces jeunes; il tente donc, ouvertement, de la légitimer. Mais malgré l'intransigeance verbale qu'il emprunte par solidarité, il demeure foncièrement pacifiste; la justification politique de la violence est chez lui une position théorique, comme la colère, chez le Mgr Camille du *Ciel de Québec*, n'était qu'un moyen rhétorique de convaincre un auditoire⁵¹. Pour tout dire, Ferron paraît encore avoir de la difficulté à s'adapter au nationalisme, même sous ses nouveaux atours. N'oublions pas que ses principales inquiétudes sont d'ordre linguistique: il est devenu nationaliste par souci de préserver la langue française. En 1962, il revient à la charge en posant d'autres conditions, rejetant à l'avance toute forme d'intolérance qui pourrait découler de l'indépendance: «un nationalisme, fût-il laurentien, qui voudrait m'imposer gouret au lieu de hockey, arrêt pour stop, oléoduc pour pipe-line me semblerait réactionnaire et méprisable»⁵². En 1963, au moment même où il semble disposé à justifier le recours à la violence, il propose une stratégie selon laquelle la menace du «séparatisme» ne serait qu'une position de négociation, une épée de Damoclès menaçant de tomber lors de l'exposition universelle de 1967, «quand l'attention du monde entier sera tournée vers nous»⁵³.

La preuve la plus éclatante de la modération ferronienne nous est fournie par la fondation, en 1963, du Parti Rhinocéros. Destiné à tourner en ridicule le régime constitutionnel canadien, cette organisation «politique», dans l'esprit de son créateur, était avant tout conçue comme un dérivatif à la violence, permettant de stigmatiser le fédéralisme en évitant le terrorisme⁵⁴. Alors même que l'auteur doit se montrer solidaire des terroristes, il propose discrètement des portes de sortie, suggère des voies mitoyennes qui permettraient à tout le monde de sauver la face sans effusion de sang. Aussi tard qu'en 1969, Ferron juge encore que l'appel à la Révolution, dans le cas du Québec, est «un procédé douteux, voire louche, une surenchère pour noyer le conflit réel»⁵⁵, qui n'est au fond que linguistique; pour lui, ces questions «ne témoignent nullement d'une situation révolutionnaire et peuvent se régler sans grand bouleversement de l'ordre établi»⁵⁶. En octobre 1970, au plus fort des événements que l'on sait, il déclare encore cette chose

surprenante: «Dans cette conjecture d'ailleurs incertaine, je serais prêt à troquer la souveraineté québécoise contre un fédéralisme de bon aloi qui réglerait le conflit linguistique en assurant la pérennité du français dans le Québec»⁵⁷.

Ferron, un nationaliste modéré? Il faut le croire, puisque même en octobre 1970, il favorisait une alliance possible du Québec avec «Monsieur l'Anglais»⁵⁸ contre un ennemi beaucoup plus important: les U.S.A. et le «nazisme américain»⁵⁹. La vieille hantise ferronienne du fascisme refait donc surface sous des dehors imprévus. L'identification du nouvel adversaire américain oblige l'auteur à reconnaître implicitement que, somme toute, de deux maux il fallait choisir le moindre et que les Anglo-Québécois, malgré leur position d'opresseurs, pouvaient être des alliés conjoncturels.

Le «cycle Scott»

Au cours de la décennie de 1960, alors que Ferron s'associe de plus en plus au mouvement indépendantiste, le professeur F.R. Scott, pour sa part, participe à la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme au Canada. Tout au long des travaux, il cherchera avant tout à défendre le principe des libertés individuelles⁶⁰. Parallèlement à ces travaux juridiques, il s'était mis à la traduction de certains poètes québécois⁶¹. Les «précieux exercices de traduction de Mgr Scott»⁶², comme Ferron les appelle ironiquement, sont intéressants à plus d'un titre; en premier lieu parce que le poète anglophone s'intéresse à des auteurs québécois dont l'œuvre ne heurte pas ses propres convictions. Ses choix sont particulièrement révélateurs: selon l'écrivain D.G. Jones, Scott, comme traducteur, aurait plutôt tendance à «danser avec lui-même», «*for he is translating a poetry of social protest very similar in spirit to his own*»⁶³. Ray Ellenwood, pour sa part, identifie, dans la littérature canadienne-anglaise, un «*Westmount point of view*»⁶⁴ (par opposition au point de vue de Québec dont parle Ferron dans *Le Ciel de Québec*) selon lequel les anglophones auraient tendance à privilégier les écrivains qui démontrent des qualités universelles. Chez Scott, cela se traduit par une nette préférence pour les œuvres québécoises dont le référent local, justement, n'est pas nettement identifié. Or, ce

parti pris d'universalisme politique entre en pleine contradiction avec les choix personnels de Jacques Ferron.

Malgré tout, les relations entre les deux hommes, à cette époque, semblent à peu près correctes; Ferron éprouve même une sorte de sympathie rude et bougonne pour ce «grand escogriffe», incarnation vivante des contradictions auxquelles il a lui-même à faire face. Cette sympathie ne s'avoue cependant pas sans réticence: chacune de ses manifestations s'accompagne toujours d'un coup de griffe typiquement ferronien, comme si l'auteur regrettait déjà ces effusions coupables. L'écrivain paraît sensible à ce qu'il perçoit comme des tentatives de rapprochement de la part de Frank Scott: comment ne pas répondre, sans être taxé d'ingratitude, à cette volonté de mieux connaître les Québécois? Les deux écrivains se rencontrent de temps à autre aux Éditions du Jour, chez Jacques Hébert qui se fait d'ailleurs une gloire de réunir en même temps le Tout-Montréal fédéraliste et le gratin séparatiste de la métropole⁶⁵. Rendant à César ce qui lui appartient, Ferron apprécie, en connaisseur, le sens de l'humour du poète anglophone et ses talents d'ironiste: «De son vieil ennemi Duplessis, né dans les parages d'un évêché, [Scott] a contracté le goût de la plaisanterie et même la manie des calembours»⁶⁶, dira le romancier, pour le taquiner, de cet improbable frère d'armes antiduplessiste.

Les sentiments contradictoires que Ferron manifeste à l'endroit de Scott font parfois, sans jeux de mots, l'effet d'une véritable douche écossaise: tantôt, le professeur de droit constitutionnel est considéré par le romancier comme un homme «plein de cœur et d'esprit», «respecté de toutes les confréries»⁶⁷; tantôt, au contraire, Ferron l'accuse froidement «d'avoir formé en Claude Wagner un authentique nazi»⁶⁸. Tantôt il loue ses qualités d'homme public, mais enchaîne aussitôt: «entre un homme public et une femme publique il ne devrait pas y avoir de différence»⁶⁹! Il n'est pas impossible non plus de déceler, chez le pacifiste Ferron, une certaine dose de mauvaise conscience face aux «pétards effelquois»⁷⁰ que Scott, en sa qualité d'anglophone et de Westmontais, doit essuyer. Michael Oliver raconte ainsi l'anecdote bien connue du «pot de confitures» dont Ferron s'inspirera pour la rédaction de son roman *La Nuit* :

When he was young, Frank and his brothers were taken by their father to the construction site where the common monument to Wolfe and Montcalm was being erected. In the wet concrete of the base, a jar containing a penny contributed by each Scott child was buried. When the *indépendantistes* pulled down the monument, Frank telephoned Arthur Scott in Quebec City, who replied 'They are all right!,' and Frank knew instantly he referred to the pennies⁷¹.

À peine croyable, cette histoire ne pouvait que plaire à Ferron, qui s'en emparera pour rédiger son roman. Dans le récit, paru en 1965, les confitures sont empoisonnées et François Ménard, l'alter ego de Ferron, s'en sert pour assassiner Frank. L'année précédente, pourtant, dans un article presque élogieux à l'endroit de Scott, Ferron s'était attendri de l'anecdote, et y avait vu un symbole de la place qu'il convenait de faire aux anglophones québécois. Si on tient compte du fait que la rédaction de cet article survient peu de temps après la destruction du monument, on se rend compte que les commentaires de Ferron ressemblent — encore — à une justification de ses jeunes compatriotes turbulents. L'ironie ferronienne ne doit pas nous tromper: une fois de plus, le socialiste en lui s'est ému et cherche à excuser le nationaliste: «Ce penny et les cinq autres [...] nous autorisent à penser que tout n'est pas perdu du souvenir anglais et qu'on lui consacra, avec un souvenir amusé, à défaut d'autre place, une petite niche dans le cœur québécois»⁷².

Cette relation complexe, déjà perceptible dans les propos publics de Ferron et dans ses lettres à Scott, donnera cependant sa pleine mesure d'ambiguïté dans l'œuvre romanesque de l'auteur. Entre 1965 et 1969, le prolifique Ferron publie, entre autres choses, trois récits (*La Nuit*, *La Charette* et *Le Ciel de Québec*) mettant en scène un personnage anglophone, créature multiple et changeante inspirée du véritable Frank Scott. Dans l'esprit de Ferron, il s'agissait bien d'un «cycle Scott» dans lequel le personnage principal du *Ciel de Québec*, Frank-Anacharcis Scot, est un «avatar rajeuni de Frank Archibald Campbell»⁷³, héros de *La Nuit*. Cette créature composite paraît destinée à incarner commodément, en une seule personne, les traits dominants de l'Anglo-Montréalais. Jacques Pelletier a démontré de brillante façon comment ce personnage exprime «le

versant optimiste du nationalisme de Ferron, croyant en l'avenir d'un Québec *ouvert*, où il y a place pour les Frank»⁷⁴; que se passerait-t-il si nous relisions ces œuvres en tenant compte des toutes premières opinions politiques de l'auteur?

Vue sous cet angle, l'œuvre fictive de Ferron — et le personnage inspiré par Scott — prennent une coloration assez singulière. Dans *La Nuit*, par exemple, on ne peut nier que Frank Archibald Campbell apparaisse surtout comme un adversaire de la nation québécoise; pourtant, le tout premier reproche que le personnage principal adresse à cet ennemi, c'est de *l'empêcher d'être communiste*. L'une des scènes capitales du roman s'inspire de la mésaventure de Ferron qui, en 1949, avait dû renier publiquement ses convictions après s'être fait donner un coup de poing par un policier au cours d'une manifestation. Dans *La Nuit*, le rôle du policier brutal est interprété par Frank. Politiquement parlant, ce passage ne peut s'expliquer que d'une seule façon: Ferron accuse Frank de l'avoir obligé à ravalé son communisme; il incarne, littéralement, les raisons pour lesquelles l'auteur ne peut plus se contenter d'être simplement un homme de gauche. Pour lui remettre la monnaie de sa pièce, il va donc se venger en lui faisant ravalé le pot de confiture paternel, symbole de l'enracinement anglais dans le Québec. On ne saurait illustrer de façon plus claire l'impossibilité d'être à la fois Québécois et communiste. Sans jamais l'avouer directement — sinon, justement, de façon métaphorique, à travers ses personnages de roman — Ferron semble avoir gardé une certaine nostalgie de son appartenance à la gauche canadienne, comme si le socialisme pur, libre de toute considération nationale, n'était plus pour lui qu'un rêve inaccessible. À un point tel que dans *La Nuit*, son reniement forcé de 1949 est littéralement revécu comme une trahison: «Qu'on ne prétende pas que j'exagerais mon infamie! [...] Ce fut mon péché originel, le péché que par moi-même je ne pouvais expier: sentence suspendue, en dehors de ma portée, [...] cendres retombant sur moi jusqu'à la fin des temps...»⁷⁵. Frank représente, dans l'œuvre du romancier, la mauvaise conscience de l'intellectuel nationaliste, le regard du «véritable» homme de gauche qui peut se permettre de rester au-dessus de la mêlée québécoise tout en demeurant socialiste. Pour trouver une solution à cette cohabitation impossible, Ferron finira par

dissocier, chez Scott, le socialisme et l'appartenance au groupe anglo-saxon. Il ira même jusqu'à fixer, pour ce représentant du groupe dominant, un degré maximum de «gauchisme» à ne pas dépasser. Ironie du sort, Ferron se trouve ainsi à imposer à son adversaire intime une barrière politique qu'il s'était lui-même imposée auparavant, mais pour des raisons inverses.

L'empoisonnement de Frank Archibald Campbell, dans *La Nuit*, pourrait signifier ceci: puisque Ferron ne peut plus se dire socialiste sans être aussi nationaliste, Scott ne pourra pas non plus revendiquer le statut de socialiste sans se «réincarner», une bonne fois pour toutes, dans la peau d'un Québécois. Pour Ferron, le socialisme au Québec ne peut en effet se concevoir sans une forme ou une autre de compromission des notables avec le peuple. L'un de ses objectifs, en rédigeant sa trilogie romanesque, est précisément de favoriser symboliquement cet «enquébecquisme»; idéologiquement, la fusion des ethnies aurait comme avantage de dédouaner le nationalisme québécois des soupçons d'intolérance que les socialistes bien-pensants font encore peser sur lui. Si les Anglo-Québécois adhéraient pleinement à la société québécoise, il serait alors possible de redevenir simplement socialiste sans qu'il ne soit plus nécessaire d'être nationaliste. L'écrivain est conscient, cependant, que pour un aristocrate comme Frank Scott, cet enquébecquisme représenterait une sorte de mésalliance. Ferron est bien placé pour savoir que le «Québec profond», souvent méprisé par ses propres élites, souffre d'une bien mauvaise réputation; c'est pourquoi la triple tentative d'enquébecquisme sera toujours présentée comme une forme d'*encanaillement*, comme pour bien montrer que le choix du Québec par un anglophone représente pour lui une perte de privilèges qui mérite la considération de ses nouveaux compatriotes. L'image récurrente du tripot louche ou du lupanar, présente dans *La Nuit*, *La Charrette* et *Le Ciel de Québec*, est à cet égard révélatrice: la rencontre de l'Anglais avec des Québécois se déroule toujours nuitamment, dans un bouge plus ou moins sordide, comme si l'auteur voulait par là insister sur le fait que l'Anglais, lorsqu'il s'enquébecquise, doit déchoir socialement.

Non content d'appeler de tous ses vœux une adhésion sans réserves à la société québécoise, l'auteur cherche aussi à mettre à

jour une origine commune aux diverses nations qui forment le Québec, comme si l'intégration volontaire de l'Anglais ne suffisait pas à faire oublier les différences de lignage ou d'extraction. Ainsi, dans *La Nuit*, Campbell et Ménard sont-ils présentés tous deux comme étant originaires de Louiseville. Dans une «Historiette» de 1970⁷⁶, l'auteur nous montre ses deux personnages préférés, Mgr Camille et le bishop Scot, en pleine conversation au sujet des métissages nationaux dans le creuset québécois; par cette image quasi idyllique de deux prélats devisant aimablement autour d'un verre de porto, l'écrivain révèle son espoir d'une entente possible entre les deux «races».

Octobre 1970 et après

Tout indique donc que Ferron, jusqu'au tournant des années soixante-dix, éprouvait des sentiments généralement positifs à l'endroit des Anglo-Québécois. C'est alors que survint la Crise d'octobre 1970, qui allait bouleverser la donne politique. Ces événements sont à l'origine d'une nouvelle rupture entre le médecin de Longueuil et le professeur de McGill, beaucoup plus grave que celle de 1960. Les motifs sont encore une fois d'ordre politique: à l'étonnement de plusieurs, Scott s'était prononcé en faveur de l'adoption de la Loi des mesures de guerre par le gouvernement fédéral. De la part d'un homme qui avait toujours défendu les droits individuels contre les abus des autorités, il y avait en effet de quoi surprendre. Mais, dira-t-il, ceux qui avaient voté contre la loi ne vivaient pas à Montréal:

they hadn't been living in Quebec under seven years of bombing and they hadn't been living in Quebec in a volatile atmosphere, they hadn't seen seven thousand or six thousand students approving the FLQ manifesto⁷⁷.

Jacques Ferron, quant à lui, semble désormais tenu au nationalisme intégral par un serment d'honneur. Le 28 décembre 1970, on lui a demandé d'agir comme médiateur lors de l'arrestation des derniers felquistes. Sans explicitement approuver leur action, l'écrivain dit cependant avoir éprouvé, à cette occasion, du respect pour ces hommes «courageux, réduits à rien, menacés de mort, qui trouvaient encore moyen, sans rien demander pour eux-mêmes, de plaider l'élargissement [...] des

otages»⁷⁸. Il rapporte ensuite avoir, au cours de la nuit, promis à Paul Rose, Jacques Rose et Francis Simard de continuer à leur prêter voix et à parler pour eux.

La Loi des mesures de guerre et l'intervention de l'armée au Québec avaient largement en elles-mêmes de quoi susciter la colère d'un indépendantiste comme le docteur Ferron. On imagine facilement qu'il ait pu se sentir doublement lié par la promesse faite aux trois jeunes felquistes. Une chose demeure certaine, c'est que l'écrivain, pendant un certain temps, adopte publiquement une véritable langue de bois indépendantiste qui se manifeste par un rejet systématique de tout ce qui s'approche, de près ou de loin, du Canada anglais. Le Ferron de cette époque paraît éprouver une grande amertume, qui le fait décrier avec toute l'ironie dont il est capable les institutions canadiennes. La première victime de cette «purge» intellectuelle fut, bien entendu, Frank Scott lui-même, l'éternel alter ego, celui que Ferron avait cru pouvoir québécoiser de son plein gré. À partir de ce moment, Frank Scott et les Anglo-Montréalais ne furent plus pour Ferron que des «McGuilliens⁷⁹», des «niais patentés de la célèbre institution, qui se prennent pour des gauchistes dangereux alors qu'ils ne sont que des Rhodésiens»⁸⁰.

En 1972, Ferron publie *Les Confitures de coings*. Cette œuvre, par laquelle l'écrivain entend prendre définitivement congé de Frank Archibald Campbell, constitue effectivement le dernier écrit d'importance où la figure de Frank Scott apparaît; elle représente aussi la manifestation la plus spectaculaire du nouveau refus de compromission affiché par Ferron. Jacques Pelletier a bien montré comment cette nouvelle version de *La Nuit* illustre le fait que la Crise d'octobre «a servi de révélateur, en forçant chacun à choisir son camp»⁸¹. Ferron ajoute même un «Appendice» aux *Confitures de coings*, véritable mode d'emploi pour la lecture du roman, qui ne laisse planer aucune ambiguïté à ce sujet.

Curieusement, au moment même où Ferron prend ainsi congé de Scott, il se montre beaucoup moins intransigeant dans sa correspondance, allant même jusqu'à avouer une fois de plus sa sympathie pour cet adversaire encombrant: «C'est un type que je

ne déteste pas car il me semble que je n'ai pas le droit de lui demander de se mettre dans ma peau et de penser comme moi, indigène»⁸². Frank Scott et les Anglo-Montréalais, dans cette affaire, bénéficieraient donc de circonstances atténuantes, à cause même de leur position dominante qui les prédispose, comme malgré eux, à agir en oppresseurs. L'acrimonie du romancier, après Octobre, s'explique donc en partie par l'obligation où il se trouve de ne plus faire de place à l'Anglais dans le Québec d'après 1970. Ce raidissement idéologique sera cependant de courte durée: au cours des années subséquentes, en effet, l'écrivain recommence à manifester, de plus en plus ouvertement, une certaine tolérance. Les lettres à John Grube nous sont à ce sujet d'une grande utilité: on peut y remarquer une différence notable entre le discours public et privé de l'auteur. Nous y apprenons, par exemple, que l'écrivain, par solidarité, crut bon de taire certaines de ses opinions, en particulier au cours des procès des felquistes⁸³. Des observations comme la suivante, relevée dans une lettre de 1972, ont de quoi étonner de la part d'un homme qui, à peine un an plus tôt, considérait les Anglais comme ses ennemis: «Je crois qu'il faut s'entendre avec les *Wasps*. Les orangistes, dont vous me parlez, ne me dérangent pas du tout»⁸⁴. Ou cette autre, qui tranche sur les déclarations intransigeantes de l'auteur à propos de l'indépendance: «Je trouve bête que, faute d'une révision constitutionnelle faite en temps opportun, on nous ait poussé au séparatisme»⁸⁵.

Au fil des ans, l'auteur revient — publiquement aussi — à un nationalisme plus modéré. En 1975, il met en garde ses compatriotes contre la tentation dominatrice qui guette les anciens pays colonisés⁸⁶. L'année suivante, rappelant les excès du «Samedi de la matraque» de 1964, il demande aux Québécois d'accueillir poliment la reine Elizabeth II, qui doit revenir à Montréal pour la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques⁸⁷. L'auteur fait aisément siennes — avec soulagement, dirait-on — les positions modérées du Parti québécois. Après le 20 mai 1980, il se porte à la défense de la question référendaire⁸⁸, que plusieurs jugent en partie responsable de l'échec du «Oui». En 1981, oubliant ses propres comparaisons de 1960⁸⁹, il déclare que les Québécois n'ont jamais eu «l'outrecuidance» de se comparer aux Algériens: «Nous ne nous sommes jamais trouvés

dans une situation révolutionnaire et le portrait du colonisé de monsieur Memmi ne correspondait pas au nôtre»⁹⁰. Enfin, dernier acte de ce retour à la modération, Ferron se dissocie de Jacques Rose⁹¹ (qui avait pris la parole à l'occasion d'un congrès du Parti québécois), prouvant par le fait même que l'admiration qu'il avait eue pour lui en 1970 est bel et bien chose du passé. Si on les compare aux premières prises de position du jeune docteur Ferron, ces commentaires, que certains pourraient prendre pour une démission, constituent, dans l'optique qui est la nôtre, un retour à la normale. Méfiant devant toute forme d'intolérance, l'auteur, au cours des années soixante, s'était quand même rapproché des nationalistes par souci de protéger la langue française, mais aussi parce qu'à cette époque, la pauvreté coïncidait avec l'appartenance au groupe canadien-français. Le socialisme et le nationalisme, un instant associés, seront dissociés à nouveau avec l'amélioration du niveau de vie général des Québécois. Quinze ans après la démission fracassante du P.S.D., l'arrivée au pouvoir du Parti québécois et l'adoption de la Charte de la langue française rendent caduques les raisons de demeurer radicalement indépendantiste.

* * *

S'il fallait identifier, en un seul vocable, «la» valeur qui fut au cœur de toutes les actions de Jacques Ferron, on en viendrait fort probablement à parler de la grande modestie qu'il ressentait face au peuple québécois. Les multiples aspects de son existence semblent tous être gouvernés par cette humilité constitutive, à commencer par sa vie professionnelle, tout entière déroulée au milieu d'une clientèle modeste. Les personnalités qu'il admirait (Madeleine Parent, Norman Bethune, Jean-Olivier Chénier...) furent toutes, de quelque manière, des «notables» qui renoncèrent un jour ou l'autre à certains de leurs privilèges pour prendre le parti des plus démunis. En politique, cette humilité se traduira d'abord, on le sait, par une adhésion aux idéaux du communisme accompagnée d'une farouche détestation pour les élites qui choisissent de mépriser le peuple en s'en dissociant. C'est dans ce contexte que la figure de F.R. Scott prend tout son sens: voici un homme privilégié, membre d'une minorité dominante, qui affiche des positions socialistes malgré sa «caste» et qui manifeste un intérêt certain pour les Québécois.

Cet anglophone idéal refuse, hélas! de faire le seul geste conséquent pour un socialiste québécois: adhérer sans réserve, pour le meilleur et pour le pire, au Québec français.

Les réactions de Ferron seront à la mesure de cette «non-adhésion», qu'il ressent comme un véritable affront. La personne de Scott, et à travers lui le Québec anglophone, vont l'obliger à choisir, à subordonner ses convictions socialistes à la question nationale. Ce n'est cependant pas toujours de gaieté de cœur, on l'a vu, que l'écrivain en viendra à cette extrémité. Pour lui, en effet, la cohérence du pays, de même que ses propres convictions égalitaires, exigent qu'il soit tenu compte du fait anglais au Québec. Les lecteurs du *Ciel de Québec* et de *L'Amélanchier* savent avec quelle tendresse mêlée d'humour le romancier traite toujours ses personnages d'origine anglo-saxonne. Cet intérêt est beaucoup plus qu'un aimable jeu d'érudition: il faut y voir un rêve secret, celui d'assister à la fusion des ethnies dans un Québec ouvert et tolérant, enfin réconcilié avec lui même. Mieux qu'une tentative de greffe culturelle, la présence de F.R. Scott dans l'œuvre ferronienne représente la volonté de reconquérir une unité perdue.

¹ Betty Bednarski, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, préface de Jean-Marcel Paquette, Toronto, Éditions du GREF («Traduire, Écrire, Lire, 3»), 1989, p. 133.

² Pierre Cantin, *Jacques Ferron polygraphe. Essai de bibliographie suivi d'une chronologie*, préface de René Dionne, Montréal, les Éditions Bellarmin, 1984, pp. 437-466.

³ Jacques Ferron, *Les Lettres aux journaux*, colligées et annotées par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, préface de Robert Millet, Montréal, VLB éditeur, 1985 [21/07/1973], p. 369.

⁴ Pierre Vadeboncoeur, «Préface», dans Jacques Ferron, *La Conférence inachevée, Le Pas de Gamelin et autres récits*, préface de Pierre Vadeboncoeur, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Montréal, VLB éditeur, 1987, p. 9.

⁵ Jacques Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour («R-105»), 1973, p. 245.

⁶ *Ibidem*, p. 212.

⁷ Jacques Ferron, *Escarmouches. La longue passe*, t. 1, Montréal, Leméac («Indépendances»), 1975, p. 39.

⁸ *Idem*, *Du fond de mon arrière-cuisine*, *op. cit.*, p. 204.

⁹ Sandra Djwa, *The Politics of the Imagination: A Life of F.R. Scott*,

- Toronto, McClelland and Stewart, 1987, p. 173.
- 10 Pierre Cantin, *Jacques Ferron, polygraphe, op. cit.*, p. 459.
- 11 Jacques Ferron, *Escarmouches, op. cit.*, p. 52.
- 12 Lettre de Raymond Brault (Archives nationales du Canada) à Marcel Olscamp, le 30 novembre 1992.
- 13 Jacques Ferron, *Les Lettres aux journaux, op. cit.* [6/4/1948], p. 25.
- 14 *Ibidem* [20/4/1948], p. 27.
- 15 *Ibid.* [26/11/1948], p. 36.
- 16 *Ibid.* [19/3/1949], p. 50.
- 17 Pierre Cantin, *Jacques Ferron polygraphe, op. cit.*, p. 460 [note 33].
- 18 *Ibidem*, p. 461.
- 19 Jacques Ferron, *Une amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube, suivi d'Octobre en question* de Georges Langlois, Montréal, Boréal, 1990 [2/4/1975], p. 110.
- 20 Jacques Ferron, *Les Lettres aux journaux, op. cit.* [2/4/1949], p. 51.
- 21 *Ibidem*.
- 22 *Ibid.* [6/10/1951], p. 13.
- 23 Sandra Djwa, *The Politics of the Imagination: A Life of F.R. Scott, op. cit.*, p. 418. Dans la préface de l'un de ses ouvrages de traduction, Scott précise que ces rencontres réunissaient surtout des poètes, parmi lesquels Gaston Miron et le groupe des futures éditions de l'Hexagone (*Poems of French Canada*, Burnaby, Blackfish Press, 1977, p. v.).
- 24 F.R. Scott, «The Plebiscite Vote in Quebec», Reprinted from The «*Canadian Forum*», Toronto, June 1942, p. 7.
- 25 Jacques Ferron, *Escarmouches, op. cit.* [été 1960], p. 25.
- 26 *Idem*, *Les Lettres aux journaux, op. cit.* [23/1/1959], p. 98.
- 27 *Ibidem* [30/11/1960], p. 145.
- 28 *Idem*, *Escarmouches*, t. 1, *op. cit.* [été 1960], p. 33.
- 29 *Ibidem*.
- 30 F.R. Scott, *Signature*, Vancouver, Klanak Press, 1964, p. 54.
- 31 Jacques Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine, op. cit.*, p. 187.
- 32 F.R. Scott, cité dans Sandra Djwa, *The Politics of the Imagination, op. cit.*, p. 266.
- 33 Jacques Ferron, *Les Lettres aux journaux, op. cit.* [31/10/1981], p. 467.
- 34 *Idem*, *Escarmouches*, t. 1, *op. cit.* [1/8/1972], p. 322.
- 35 *Idem*, *Les Lettres aux journaux, op. cit.* [21/1/1964], p. 226.
- 36 *Idem*, *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour («les Romanciers du

- Jour, R-43»), 1969, p. 26.
- 37 Encore en 1971, Ferron sera d'avis que «[s]'il y a révolution, elle se fera jusqu'à San Francisco en passant par Windsor et Toronto» (*Une amitié bien particulière*, op. cit. [27/2/1971], p. 26).
- 38 *Idem*, *Du fond de mon arrière-cuisine*, op. cit., p. 237.
- 39 *Idem*, *Escarmouches*, t. 1, op. cit. [été 1960], p. 21.
- 40 *Idem*, *Les Lettres aux journaux*, op. cit. [4/8/1960], p. 138.
- 41 *Ibidem* [6/1/1960], p. 112.
- 42 Pierre Elliott Trudeau, «L'aliénation nationaliste», *Cité libre* (mars 1961): 3-5.
- 43 Jacques Ferron, *Les Lettres aux journaux*, op. cit. [26/7/1961], p. 164.
- 44 *Ibidem* [18/12/1967], p. 257.
- 45 *Idem*, *Historiettes*, op. cit., p. 9.
- 46 *Ibidem*, p. 23.
- 47 *Ibid.*, p. 27.
- 48 *Idem*, *Les Lettres aux journaux*, op. cit. [12/12/1963], p. 223.
- 49 *Idem*, *Historiettes*, op. cit., p. 28.
- 50 *Idem*, *Les Lettres aux journaux*, op. cit. [18/12/1967], p. 257.
- 51 *Le Ciel de Québec*, Montréal, Éditions du Jour («Les Romanciers du Jour, R-51»), 1969, p. 18.
- 52 *Idem*, *Les Lettres aux journaux*, op. cit. [2/5/1962], p. 196.
- 53 *Idem*, *Historiettes*, op. cit., p. 27.
- 54 *Idem*, «Historiette. Le Rhinocéros», *L'Information médicale et paramédicale*, XVI, 24 (3 novembre 1964): 26.
- 55 *Idem*, *Escarmouches*, t. 1, op. cit. [4/11/1969], p. 77.
- 56 *Ibidem*.
- 57 Jacques Ferron, «Historiette. Finies, les folleries», *L'Information médicale et paramédicale*, XXII, 24 (3 novembre 1970): 16.
- 58 *Ibidem*.
- 59 *Ibid.*
- 60 Pour connaître la position de Scott lors des débats de la Commission d'enquête, on lira avec profit le texte de Léon Dion («Bribes de souvenirs d'André Laurendeau») paru dans Nadine Pirotte (dir.), *Penser l'éducation avec André Laurendeau*, Montréal, Boréal, 1989, p. 50.
- 61 Voir, notamment, l'ouvrage de Scott intitulé *St-Denys Garneau & Anne Hébert. Translations/Traductions*, Vancouver, Klanak Press, 1962, 49p.
- 62 Jacques Ferron, *Escarmouches. La longue passe*, t. 2, Montréal, Leméac («Indépendances»), 1975, p. 25.
- 63 D.G. Jones, «F.R. Scott as Translator», dans Sandra Djwa et R. St J.

- Macdonald (dir.), *On F.R. Scott. Essays on His Contributions to Law, Literature, and Politics*, Kingston and Montreal, McGill-Queen's University Press, 1983, p. 161.
- 64 Pour Ellenwood, c'est même pour cette raison qu'Anne Hébert et Saint-Denys Garneau, considérés comme des écrivains d'envergure universelle, «*were translated so much before Gaston Miron, and indeed before Ferron* » (Ray Ellenwood, «Translator's Afterword», dans Jacques Ferron, *The Penniless Redeemer*, Translated by Ray Ellenwood, Toronto, Exile Editions, 1984, p. 341).
- 65 «*If you have a place where you can put together Gaston Miron, Mme Casgrain, Frank Scott, and then Jacques Ferron, well you have achieved something* » (Jacques Hébert, cité dans Sandra Djwa, *The Politics of the Imagination*, op. cit., p. 418).
- 66 Jacques Ferron, *Historiettes*, op. cit., p. 105.
- 67 *Ibidem*, p. 105.
- 68 [Jacques Ferron à F.R. Scott], avril 1969. Archives nationales du Canada, fonds F.R. Scott (MG 30 D 211, vol. 62).
- 69 *Ibidem*.
- 70 *Idem*, *Historiettes*, op. cit., p. 105.
- 71 Michael Oliver, «F.R.Scott: Quebecer», dans Sandra Djwa et R. St J. Macdonald, *On F.R. Scott. Essays on His Contributions to Law, Literature, and Politics*, op. cit., p. 165.
- 72 Jacques Ferron, *Historiettes*, op. cit., p. 106.
- 73 [Jacques Ferron à F. R. Scott], avril 1969, op. cit.
- 74 Jacques Pelletier, «De *La Nuit aux Confitures de coings* : le poids des événements d'octobre 1970», *Voix & images*, VIII, 3 (printemps 1983): 417.
- 75 Jacques Ferron, *La Nuit*, Montréal, Éditions Parti pris («Paroles, 4»), 1965, p. 73.
- 76 *Idem*, «Historiette. L'embrouillamini ethnique», *L'Information médicale et paramédicale*, XXII, 11 (21 avril 1970): 45.
- 77 Cité dans Sandra Djwa, *The Politics of the Imagination*, op. cit., p. 409.
- 78 Jacques Ferron, *Escarmouches*, t. 1, op. cit. [mars 1971], p. 113.
- 79 *Ibidem*, p. 133.
- 80 *Ibid.*
- 81 Jacques Pelletier, «De *La Nuit aux Confitures de coings* : le poids des événements d'octobre 1970», loc. cit., p.417.
- 82 Jacques Ferron, *Une amitié bien particulière*, op. cit. [26/10/1972], p. 52.
- 83 *Ibidem* [27/2/1971], pp. 25-26.

- 84 *Ibid.* [6/11/1972], p. 54.
85 *Ibid.* [11/3/1973], p. 59.
86 *Idem, Les Lettres aux journaux, op. cit.* [17/2/1975], p. 413.
87 *Ibidem* [20/1/1976], p. 454.
88 *Ibid.* [22/8/1980], p. 463.
89 Voir note 27.
90 *Idem, Les Lettres aux journaux, op. cit.* [31/10/1981], p. 468.
91 *Idem, Une amitié bien particulière, op. cit.* [13/2/1982], p. 179.